

6 DISCOURS DE MESSIEURS
 Nous espérons, MONSIEUR, que les objets importants qui vont désormais vous occuper, ne vous feront point perdre de vue une Compagnie, qui par son attention à conserver dans sa pureté le goût de la Littérature Française, peut se flatter de contribuer à la gloire, & par conséquent à la prospérité de l'Etat.

DISCOURS

Prononcé le 9 Mai 1746.

Par M. DE VOLTAIRE, Historiographe de France, lorsqu'il fut reçu à la place de M. le Président Bouhier.

MESSIEURS,

VOTRE Fondateur mit dans votre établissement toute la noblesse & la grandeur de son ame ; il voulut que vous fussiez toujours libres & égaux. En effet il dut élever au-dessus de la dépendance, des hommes qui étoient au-dessus de l'intérêt, & qui aussi généreux que lui, faisoient aux Lettres l'honneur qu'elles méritoient, de les cultiver pour elles-mêmes.

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 7
 mes. Il étoit peut-être à craindre qu'un jour des travaux si honorables ne se ralentissent. Ce fut pour les conserver dans leur vigueur, que vous vous fîtes une règle de n'admettre aucun Académicien, qui ne résidât dans Paris. Vous vous êtes écartés sagement de cette loi, quand vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignités appeloient ailleurs ; mais que leurs ouvrages touchans ou sublimes rendoient toujours présens parmi vous : car ce seroit violer l'esprit d'une loi, que de n'en pas transgresser la lettre en faveur des grands Hommes. Si feu M. le Président Bouhier, après s'être flatté de vous consacrer ses jours, fut obligé de les passer loin de vous, l'Académie & lui se consolèrent, parce qu'il n'en cultivoit pas moins vos sciences dans la ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de Lettres, & où le mérite de l'esprit semble être un des caractères des Citoyens.

Il faisoit ressouvenir la France de ces temps où les plus austères Magistrats, consoimés comme lui dans l'étude des Loix, se délassoient des fatigues de leur état dans les travaux de la Littérature. Que ceux qui méprisent ces travaux aimables ; que ceux qui mettent je ne sais quelle misérable grandeur à se renfermer

10 DISCOURS DE MESSIEURS

La difficulté surmontée dans quelque genre que ce puisse être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choses sans de grandes peines; & il n'y a point de nation au monde chez laquelle il soit plus difficile que chez la nôtre, de rendre une véritable vie à la Poësie ancienne.

Les premiers Poëtes formèrent le génie de leur langue; les Grecs & les Latins employèrent d'abord la Poësie à peindre les objets sensibles de toute la Nature. Homère exprime tout ce qui frappe les yeux: les François qui n'ont guère commencé à perfectionner la grande Poësie qu'au Théâtre, n'ont pu & n'ont dû exprimer alors que ce qui peut toucher l'ame.

Nous nous sommes interdit nous-mêmes insensiblement presque tous les objets que d'autres Nations ont osé peindre. Il n'est rien que le Dante n'exprimât, à l'exemple des Anciens: il accoutuma les Italiens à tout dire; mais nous comment pourrions nous aujourd'hui imiter l'Auteur des Géorgiques, qui nomme sans détour tous les instrumens de l'Agriculture? A peine les connoissons-nous; & notre mollesse orgueilleuse dans le sein du repos & du luxe de nos villes, attache malheureusement une idée basse à ces travaux champêtres, & au détail de ces

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. I I
Arts utiles, que les maîtres & les législateurs de la terre cultivoient de leurs mains victorieuses.

Si nos bons Poëtes avoient su exprimer heureusement les petites choses, notre langue ajouteroit aujourd'hui ce mérite qui est très-grand, à l'avantage d'être devenue la première langue du monde pour les charmes de la conversation & pour l'expression du sentiment. Le langage du cœur & le style du théâtre ont entièrement prévalu: ils ont embelli la Langue François; mais ils en ont resserré les agrémens dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici, MESSIEURS, que ce sont les grands Poëtes qui ont déterminé le génie des langues, je n'avance rien qui ne soit connu de vous. Les Grecs n'écrivirent l'Histoire que quatre cens ans après Homère. La Langue Grecque reçut de ce grand Peintre de la Nature la supériorité qu'elle prit chez tous les peuples de l'Asie & de l'Europe: c'est Térence qui chez les Romains parla le premier avec une pureté toujours élégante: c'est Pétrarque qui après le Dante, donna à la Langue Italienne cette aménité & cette grace qu'elle a toujours conservée. C'est à Lope de Vega que l'Espagnol doit sa noblesse & sa pompe.

A vj

12 DISCOURS DE MESSIEURS

c'est Shakespear, qui tout barbare qu'il étoit, mit dans l'Anglois cette force & cette énergie qu'on n'a jamais pu augmenter depuis sans l'outrier, & par conséquent sans l'affoiblir. D'où vient ce grand effet de la Poësie, de former & de fixer enfin le génie des peuples & de leurs langues ? La cause en est bien sensible : les premiers bons vers, ceux mêmes qui n'en ont que l'apparence, s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels & hardis deviennent familiers : les hommes qui sont tous nés imitateurs, prennent insensiblement la manière de s'exprimer, & même de penser, des premiers dont l'imagination a subjugué celle des autres. Me dévouerez-vous donc, MESSIEURS, quand je dirai que le vrai mérite & la réputation de notre langue ont commencé à l'Auteur du Cid & de Cinna ?

Montagne avant lui étoit le seul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'Etrangers qui pouvoient savoir le François ; mais le style de Montagne n'est ni pur, ni correct, ni précis, ni noble. Il est énergique & familier ; il exprime naïvement de grandes choses : c'est cette naïveté qui plaît ; on aime le caractère de l'Auteur ; on se plaît à se retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à conver-

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 13

ser, à changer de discours & d'opinion avec lui. J'entends souvent regretter le langage de Montagne, c'est son imagination qu'il faut regretter : elle étoit forte & hardie ; mais sa langue étoit bien loin de l'être.

Marot, qui avoit formé le langage de Montagne, n'a presque jamais été connu hors de sa patrie ; il a été goûté parmi nous pour quelques contes naïfs, pour quelques épigrammes licencieuses, dont le succès est presque toujours dans le sujet ; mais c'est par ce petit mérite même que la langue fut long-temps avilie : on écrivit dans ce style les Tragédies, les Poëmes, l'Histoire, les livres de Morale.

Le judicieux Despréaux a dit : *Imitez de Marot l'élegant badinage*. J'ose croire qu'il auroit dit le naïf badinage, si ce mot plus vrai n'eût rendu son vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons ouvrages, que ceux qui passent chez les Nations étrangères, qu'on y apprend, qu'on y traduit : & chez quel peuple a-t-on jamais traduit Marot ?

Notre langue ne fut long-temps après lui qu'un jargon familier, dans lequel on réussissoit quelquefois à faire d'heureuses plaisanteries : mais quand on n'est que

14 DISCOURS DE MESSIEURS
plaissant, on n'est point admiré des autres Nations.

*Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.*

Si Malherbe montra le premier ce que peut le grand art des expressions placées, il est donc le premier qui fut *élégant*. Mais quelques Stances harmonieuses suffisoient-elles pour engager les Etrangers à cultiver notre langage ? Ils lisoient le Poëme admirable de la Jérusalem, l'Orlando, le Pastor Fido, les beaux morceaux de Pétrarque. Pouvoit-on associer à ces chef-d'œuvres un très-petit nombre de vers François, bien écrits à la vérité, mais foibles & presque sans imagination ?

La Langue Française restoit donc à jamais dans la médiocrité, sans un de ces génies faits pour changer & pour élever l'esprit de toute une Nation : c'est le plus grand de vos premiers Académiciens ; c'est Corneille seul qui commença à faire respecter notre langue des Etrangers, précisément dans le temps que le Cardinal de Richelieu commençoit à faire respecter la Couronne. L'un & l'autre portèrent notre gloire dans l'Europe.

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 15
Après Corneille sont venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais de meilleurs écrivains. Un homme s'éleva, qui fut à la fois plus passionné & plus correct, moins varié, mais moins inégal ; aussi sublime quelquefois, & toujours noble sans enflure ; jamais déclamateur, parlant au cœur avec plus de vérité & plus de charmes.

Un de leurs contemporains, incapable peut-être du sublime qui élève l'âme, & du sentiment qui l'attendrit, mais fait pour éclairer ceux à qui la nature accorde l'un & l'autre, laborieux, sévère, précis, pur, harmonieux, qui devint enfin le Poëte de la raison, commença malheureusement par écrire des Satires ; mais bientôt après il égala & surpassa peut-être Horace dans la Morale & dans l'art Poétique ; il donna les préceptes & les exemples ; il vit qu'à la longue l'art d'instruire, quand il est parfait, réussit mieux que l'art de médire, parce que la Satire meurt avec ceux qui en font les victimes, & que la raison & la vertu sont éternelles. Vous eûtes en tous les genres cette foule de grands hommes que la nature fit naître, comme dans le siècle de Léon X & d'Auguste. C'est alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos Auteurs de quoi s'in-

16 DISCOURS DE MESSIEURS

truire : & graces en partie aux soins d'un Cardinal de Richelieu , ils ont adopté votre Langue , comme ils se sont empressés de se parer des travaux de nos ingénieux Artistes , graces aux soins du grand Colbert.

Un Monarque illustre chez tous les hommes par cinq victoires , & plus encore chez les Sages par ses vastes connoissances , fait de notre langue la sienne propre , celle de sa Cour & de ses Etats ; il la parle avec cette force & cette finesse que la seule étude ne donne jamais , & qui est le caractère du génie : non-seulement il la cultive , mais il l'embellit quelquefois , parce que les ames supérieures saisissent toujours ces tours & ces expressions dignes d'elles , qui ne se présentent point aux hommes foibles. Il est dans Stokholm une nouvelle Christine , égale à la première en esprit , supérieure dans le reste ; elle fait le même honneur à notre Langue. Le François est cultivé dans Rome où il étoit dédaigné autrefois ; il est aussi familier au Souverain Pontife , que les langues savantes dans lesquelles il écrivit , quand il instruisit le monde Chrétien qu'il gouverne ; plus d'un Cardinal Italien écrit en François dans le Vatican , comme s'il étoit né à Versailles.

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 17

Vos Ouvrages , MESSIEURS , ont pénétré jusqu'à cette Capitale de l'Empire le plus reculé de l'Europe & de l'Asie , & le plus vaste de l'Univers ; dans cette Ville qui n'étoit , il y a quarante ans , qu'un désert habité par des bêtes sauvages : on y représente vos Pièces Dramatiques ; & le même goût naturel qui fait recevoir dans la ville de Pierre le Grand & de sa digne fille , la musique des Italiens , y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellens Ecrivains , est un avertissement que l'Europe nous donne de ne pas dégénérer. Je ne dirai pas que tout se précipite vers une honteuse décadence , comme le crient si souvent des satiriques qui prétendent en secret justifier leur propre foiblesse par celle qu'ils imputent en public à leur siècle. J'avoue que la gloire de nos armes se soutient mieux que celle de nos Lettres ; mais le feu qui nous éclairoit n'est pas encore éteint. Ces dernières années n'ont-elles pas produit le seul livre de Chronologie dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes , le caractère des Cours & des siècles ? Ouvrage qui , s'il étoit sérieusement instructif comme tant d'autres , seroit le meilleur de tous , & dans lequel

18 DISCOURS DE MESSIEURS

l'Auteur a trouvé encore le secret de plaîre ; partage réservé au très-petit nombre d'hommes qui sont supérieurs à leurs ouvrages.

On a montré la cause du progrès & de la chute de l'Empire Romain dans un livre encore plus court, écrit par un génie mâle & rapide qui approfondit tout en paroissant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de Traducteurs plus élégans & plus fidèles. De vrais Philosophes ont enfin écrit l'Histoire. Un homme éloquent & profond s'est formé dans le tumulte des armes. Il est plus d'un de ces esprits aimables que Tibulle & Ovide eussent regardés comme leurs disciples, & dont ils eussent voulu être les amis. Le Théâtre, je l'avoue, est menacé d'une chute prochaine ; mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique qui m'a servi de maître, quand j'ai fait quelques pas dans la carrière : je le regarde avec une satisfaction mêlée de douleur, comme on voit sur les débris de sa patrie un Héros qui l'a défendue. Je compte parmi vous ceux qui ont après le grand Molière achevé de rendre la Comédie une école de mœurs & de bienfiance ; école qui méritoit chez les François la considération qu'un théâtre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 19

qui le premier orna la Philosophie des grâces de l'imagination, appartient à un temps plus reculé, il est encore l'honneur & la consolation du vôtre.

Les grands talens sont toujours nécessairement rares, sur-tout quand le goût & l'esprit d'une Nation sont formés. Il en est alors des esprits cultivés, comme ces forêts où les arbres pressés & élevés ne souffrent pas qu'aucun porte sa tête trop au-dessus des autres. Quand le commerce est en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuses & beaucoup de misère : lorsqu'enfin il est plus étendu, l'opulence est générale, les grandes fortunes rares. C'est précisément, Messieurs, parce qu'il y a beaucoup d'esprit en France, qu'on y trouvera dorénavant moins de génies supérieurs.

Mais enfin malgré cette culture universelle de la Nation, je ne nierai pas que cette langue devenue si belle, & qui doit être fixée par tant de bons ouvrages, peut se corrompre aisément. On doit avertir les Etrangers qu'elle perd déjà beaucoup de sa pureté dans presque tous les livres composés dans cette célèbre République, si long-temps notre Alliée, où le François est la Langue dominante au milieu des factions contraires à la France. Mais si elle s'altère dans ces

pays par le mélange des idiomes, elle est prête à se gâter parmi nous par le mélange des styles. Ce qui déprave le goût, déprave enfin le langage. Souvent on affecte d'égayer des ouvrages sérieux & inutiles par les expressions familières de la conversation. Souvent on introduit le style Marotique dans les sujets les plus nobles; c'est revêtir un Prince des habits d'un farceur. On se sert des termes nouveaux qui sont inutiles, & qu'on ne doit hasarder que quand ils sont nécessaires. Il est d'autres défauts dont je suis encore plus frappé; parce que j'y suis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, MESSIEURS, pour m'en garantir, les secours que l'homme éclairé à qui je succède, s'étoit donnés par ses études. Plein de la lecture de Cicéron, il en avoit tiré ce fruit de s'étudier à parler sa Langue comme ce Consul parloit la sienne. Mais c'est sur-tout à celui qui a fait son étude particulière des ouvrages de ce grand Orateur, & qui étoit l'ami de M. le Président Bouhier, à faire revivre ici l'éloquence de l'un, & à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à la fois un ami à regretter & à célébrer; un ami à recevoir & à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence, mais non avec plus de sensibilité

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 21
que moi, quels charmes l'amitié répand sur les travaux des hommes consacrés aux Lettres; combien elle sert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les consoler; combien elle inspire à l'ame cette joie douce & recueillie, sans laquelle on n'est jamais le maître de ses idées.

C'est ainsi que cette Académie fut d'abord formée. Elle a une origine encore plus noble que celle qu'elle reçut du Cardinal de Richelieu même; c'est dans le sein de l'amitié qu'elle prit naissance. Des hommes unis entr'eux par ce lien respectable & par le goût des beaux Arts, s'assembloient sans se montrer à la renommée; ils furent moins brillans que leurs successeurs, & non moins heureux. La bienfaisance, l'union, la candeur, la saine critique si opposée à la satire, formèrent leurs assemblées. Elles animèrent toujours les vôtres; elles feront l'éternel exemple des Gens de Lettres, & serviront peut-être à corriger ceux qui se rendent indignes de ce nom. Les vrais amateurs des arts sont amis. Qui est plus que moi en droit de le dire? J'oserois m'étendre, MESSIEURS, sur les bontés dont la plupart d'entre vous m'honorent, si je ne devois m'oublier pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux, des

22 DISCOURS DE MESSIEURS

intérêts devant qui tous les autres s'évanouissent, de la gloire de la Nation.

Je fais combien l'esprit se dégoûte aisément des éloges ; je sais que le Public, toujours avide de nouveautés, pense que tout est épuisé sur votre Fondateur & sur vos Protecteurs : mais pourrois-je refuser le tribut que je dois, parce que ceux qui l'ont payé avant moi, ne m'ont laissé rien de nouveau à vous dire ? Il en est de ces éloges qu'on répète, comme de ces solennités qui sont toujours les mêmes, & qui réveillent la mémoire des événemens chers à un peuple entier ; elles sont nécessaires. Célébrer des hommes tels que le Cardinal de Richelieu, & Louis XIV, un Seguier, un Colbert, un Turenne, un Condé ; c'est dire à haute voix : *Rois, Ministres, Généraux à venir, imitez ces grands hommes*. Ignorez-vous que le Panégyrique de Trajan anima Antonin à la vertu ? Et Marc-Aurèle, le premier des Empereurs & des Hommes, n'avoue-t-il pas dans ses écrits l'émulation que lui inspirèrent les vertus d'Antonin ?

Lorsque HENRI IV entendit dans le Parlement nommer LOUIS XII le *Père du Peuple*, il se sentit pénétré du désir de l'imiter, & il le surpassa.

Pensez-vous, MESSIEURS, que les

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 23

honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de LOUIS XIV, ne se soient pas fait entendre au cœur de son Successeur, dès sa première enfance ? On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes. L'un & l'autre seront semblables, en ce qu'ils n'ont différé à se charger du poids des affaires que par reconnaissance, & peut-être c'est en cela qu'ils ont été le plus grands. La postérité dira que tous deux ont aimé la justice, & ont commandé leurs armées. L'un recherchoit avec éclat la gloire qu'il méritoit ; il l'appeloit à lui du haut de son Trône ; il en étoit suivi dans ses conquêtes, dans ses entreprises ; il en remplissoit le monde ; il déployoit une ame sublime dans le bonheur & dans l'adversité, dans ses camps, dans ses palais, dans les Cours de l'Europe & de l'Asie ; les terres & les mers rendoient témoignage à sa magnificence ; & les plus petits objets, si-tôt qu'ils avoient à lui quelque rapport, prenoient un nouveau caractère, & recevoient l'empreinte de sa grandeur.

L'autre protégea des Empereurs & des Rois ; subjugué des Provinces ; interrompit le cours de ses conquêtes pour aller secourir ses sujets, & y vole du

24 DISCOURS DE MESSIEURS

sein de la mort dont il est à peine échappé. Il remporte des victoires ; il fait les plus grandes choses avec une simplicité qui feroit penser que ce qui étonne le reste des hommes, est pour lui dans l'ordre le plus commun & le plus ordinaire. Il cache la hauteur de son ame, sans s'étudier même à la cacher ; & il ne peut en affaiblir les rayons, qui en perçant malgré lui le voile de sa modestie, y prennent un éclat plus durable.

LOUIS XIV se signala par des momens admirables, par l'amour de tous les arts, par les encouragemens qu'il leur prodiguoit. O vous son auguste Successeur, vous l'avez déjà imité, & vous n'attendez que cette paix que vous cherchez par des victoires, pour remplir tous vos projets bienfaisans qui demandent des jours tranquilles.

Vous avez commencé vos triomphes dans la même Province où commencent ceux de votre bîsaïeul, & vous les avez étendus plus loin. Il regretta de n'avoir pu dans le cours de ses glorieuses campagnes forcer un ennemi digne de lui, à mesurer ses armes avec les siennes en bataille rangée. Cette gloire qu'il désira, vous en avez joui. Plus heureux que le Grand Henri, qui ne remporta presque de victoires que sur sa propre Nation,

Nation,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 25

Nation, vous avez vaincu les éternels & intrépides ennemis de la vôtre. Votre fils, après vous l'objet de nos vœux & de notre crainte, apprit à vos côtés à voir le danger & le malheur même sans être troublé, & le plus beau triomphe sans être ébloui. Lorsque nous tremblions pour vous dans Paris, vous étiez au milieu d'un champ de carnage, tranquille dans les momens d'horreur & de confusion, tranquille dans la joie tumultueuse de vos soldats victorieux ; vous embrasiez ce Général qui n'avoit souhaité de vivre que pour vous voir triompher ; cet homme que vos vertus & les siennes ont fait votre sujet, que la France comptera toujours parmi ses enfans les plus chers & les plus illustres. Vous récompensiez déjà par votre témoignage & par vos éloges tous ceux qui avoient contribué à la victoire ; & cette récompense est la plus belle pour des François.

Mais ce qui sera conservé à jamais dans les fastes de l'Académie, ce qui est précieux à chacun de vous, MESSIEURS, ce fut l'un de vos Confrères qui servit le plus votre Protecteur & la France dans cette journée : ce fut lui qui, après avoir volé de brigade en brigade, après avoir combattu en tant d'endroits différens, courut donner & exécuter ce conseil si

B

Tome VI.

prompt, si salutaire, si avidement reçu par le Roi, dont la vue discernoit tout dans des momens où elle peut s'égarer si aisément.

Jouissez, MESSIEURS, du plaisir d'entendre dans cette assemblée ces propres paroles, que votre Protecteur dit au neveu de votre Fondateur sur le champ de bataille : *je n'oublierai jamais le service important que vous m'avez rendu.* Mais si cette gloire particulière vous est chère, combien sont chères à toute la France, combien le seront un jour à l'Europe, ces démarches pacifiques que fit LOUIS XV après ses victoires ? Il les fait encore, il ne court à ses ennemis que pour les défaire, il ne veut les vaincre que pour les fléchir ; s'ils pouvoient connoître le fond de son cœur, ils le feroient leur arbitre au lieu de le combattre ; & ce seroit peut-être le seul moyen d'obtenir sur lui des avantages : les vertus qui le font craindre leur ont été connues dès qu'il a commandé ; celles qui doivent élever leur confiance, qui doivent être le lien des Nations, demandent plus de temps pour être approfondies par des ennemis.

Nous, plus heureux, nous avons connu son ame dès qu'il a régné ; nous avons pensé comme penseront tous les peuples

& tous les siècles ; jamais amour ne fut ni plus vrai, ni mieux exprimé : tous nos cœurs le sentent, & vos bouches éloquentes en font les interprètes. Des médailles dignes des plus beaux temps de la Grèce, éternisent ses triomphes & notre bonheur. Puis-je voir dans nos places publiques, ce Monarque humain, sculpté des mains de nos Praxiteles, environné de tous les symboles de la félicité publique ! Puis-je lire aux pieds de sa statue ces mots qui sont dans nos cœurs : *Au Père de la Patrie !*

R É P O N S E

De M. l'Abbé D'OLIVET, Directeur
de l'Académie Française, au Discours
de M. de Voltaire.

QUORQUA l'art de louer fasse partie de la belle littérature, j'avouerai, MESSIEURS, qu'il n'entra jamais dans le plan de mes études. A quoi sert, me suis-je dit cent fois, de se rendre habile dans un art, dont l'abus ne manque point d'avilir l'Orateur ; & qui, lors même qu'on l'emploie le plus à propos, est moins propre à flatter le vrai mérite, qu'à le blesser ?

B ij

Ainsi raisonnez-je, sans prévoir qu'un jour, placé où je suis par le caprice du sort, j'aurois à exprimer vos sentimens, & sur l'illustre Confrère que nous avons perdu, & sur celui que nous venons d'acquiescer.

Il est vrai, & je ne puis avoir que cela seul pour me rassurer, il est vrai que la voix publique vient ici au secours de la mienne. Car qui ne sait, MONSIEUR, que l'étendue de votre réputation a égalé celle de vos talens ? Quel est aujourd'hui le pays où il se trouve, ne disons pas des Savans & des Curieux, mais quelque forte d'humanité, quelque ombre de politesse, & où votre nom n'ait pas pénétré ? Les plus célèbres Académies de l'Europe n'en ont-elles pas orné leurs fastes ? Et depuis combien de temps avez-vous jetté les fondemens d'une gloire si brillante ? Vous étiez connu par des Poësies ingénieuses, & d'un tour délicat, à un âge où savoir lire des vers c'est beaucoup. Œdipe, la première de vos Tragédies, fit douter si vous n'aviez pas dès lors atteint de fort près le point de perfection, où sont marquées les bornes de l'art. Une diction pure, noble, élégante, cette harmonie qu'on ne définit jamais, & qui fera toujours son effet ; chaque passion qui parle son langage, parce que

l'imagination & le cœur sont d'accord ; les ornemens dispensés avec la sagesse d'un âge mur, & cela dans un sujet magnifié par les deux plus grands Maîtres. Athlète encore si jeune, lutter contre Sophocle & contre Corneille ! Pour espérer de pouvoir les vaincre, il falloit nécessairement commencer par vous saisir de leurs propres armes, c'est-à-dire, consacrer leurs véritables beautés ; mais avec le secret que vous aviez de faire qu'on ne pût les distinguer de celles qui n'appartenoient qu'à vous.

Parlerai-je des autres pièces que Thalie ou Melpomène vous ont dictées ? Mais que pourrois-je en dire qui valût ces acclamations flatteuses, dont la Scène retentit encore tous les jours ? Avouez-le, car les hommes à qui l'on ne dispute point leur supériorité, gagnent à convenir de leurs faiblesses : avouez que ces bruyantes faillies, qui sont l'organe de la multitude, & qu'on ne peut ni commander, ni réprimer, l'emportent de beaucoup sur la froide admiration d'un lecteur tranquille dans son cabinet. Aussi étoit-il à craindre qu'un Théâtre qui tenoit de vous le pouvoir d'enchanter, ne produisît sur vous-même un effet pareil, en vous réservant tout entier pour lui seul, & vous faisant oublier qu'il seroit beau à l'émule de So-

phocle d'être le rival d'Homère. On auroit été privé de cette fameuse Henriade, que la France a regardée comme l'unique Poëme, dont elle pût se faire honneur dans un genre où l'esprit, où le travail ne suffit pas, mais pour lequel il faut du génie.

Qu'est-ce que le génie ? C'est un feu dont les ames communes n'ont jamais senti l'ardeur, mais qui s'allume indépendamment de nous, & s'éteint de même. C'est une lumière étincelante, mais qui ne se montre qu'à certaines heures, pour être bientôt remplacée par un nuage. C'est une douce fureur, plus ou moins durable, plus ou moins fréquente. C'est l'ivresse de l'esprit, comme toute passion est l'ivresse du cœur. En un mot, le génie est pour les beaux arts, mais pour l'Épopée sur-tout, ce qu'est le soleil pour la terre. Tout est produit, échauffé, vivifié, embelli par le soleil ; & c'est pareillement au génie qu'il appartient d'enfanter des vers où il y ait de l'ame ; d'en bannir la stérilité, le froid, la sécheresse ; d'inventer, de varier, d'orner ; & de faire enfin que l'art, fidèle imitateur de la nature, présente toujours l'agréable avec l'utile, le beau avec le bon, le gracieux avec le solide.

Vos premiers Maîtres & les nôtres, j'en-

tends les Poëtes de l'Antiquité, ont enseigné que le Dieu des vers étoit aussi chargé de présider à la Divination. Est-ce donc par lui, MONSIEUR, que vous fûtes averti de renoncer pour un temps aux faveurs qu'il vous prodiguoit, & de vous appliquer à écrire l'Histoire ? Oui sans doute, un pressentiment secret vous fit voir de loin ce glorieux emploi, qui devoit vous être confié. Pour essayer vos forces, vous avez écrit l'Histoire d'un Héros ; & c'étoit vous préparer à écrire celle d'un Roi. On sera Héros avec des vertus dangereuses, une bravoure inquiète, d'heureuses témérités. On n'est Roi que par une sagesse capable d'allier la modération avec la valeur ; & qui, usant à propos, ou de l'une, ou de l'autre, réussit à faire le bonheur du monde. Ainsi la postérité, en vous lisant, sera presque effrayée de Charles XII, & nous enviera Louis XV.

Mais que vois-je ? Le cylindre d'Archimède dans ces mêmes mains, qui ne paroissent faites que pour la lyre d'Orphée ! Peu s'en faut que dans un lieu consacré à la Poësie & à l'Eloquence, je ne récrie contre le projet d'unir avec leurs charmes, les spéculations de la Physique & de la Géométrie. Je serois plus hardi, n'en doutez point, si ce lieu même

32 DISCOURS DE MESSIEURS

n'offroit à mes regards le célèbre Fontenelle. Osons ne pas le traiter autrement, que comme feront nos derniers neveux. Vous avez voulu par une émulation qui vous honore l'un & l'autre, lui enlever la gloire d'être un homme unique. Tous les deux vous faites voir, qu'il étoit réservé à notre siècle de joindre l'universalité des connoissances à celle des talens. Originaux l'un & l'autre, qui conserveront toujours leur prix, mais dont, vraisemblablement, il n'y aura jamais que de mauvaises copies.

Pendant que je parle de talens universels, & de connoissances sans bornes, il est difficile qu'on ne se rappelle pas l'idée de votre Prédécesseur. Ce fut un Savant du premier ordre, mais un Savant poli, modeste, utile à ses amis, à sa Patrie, à lui-même. Vous attendez, MESSIEURS, que j'entre dans un détail, qui puisse pour quelques instans suspendre votre douleur; & qui n'aboutira enfin qu'à l'aigrir, parce qu'il mettra notre perte dans un plus grand jour.

J'ai dit, un Savant du premier ordre; & ne croyez pas que j'abuse des termes. Depuis la renaissance des Lettres, à peine comptons-nous trois siècles: & à peine chaque siècle nous a-t-il montré deux ou trois prodiges d'érudition, qui soient

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 33
comparables à feu M. le Président Bouhier. Héritier d'une riche bibliothèque, qui fut à ses yeux la plus belle portion de son patrimoine; destiné à être le septième de son nom, qui de père en fils rendroit au Parlement de Bourgogne l'honneur qu'il en recevroit; il se proposa d'égaliser, de surpasser même ces grands personnages qui ont décoré la Robe par leur éminent savoir, les Budés, les Bignons, les Brissons: & bientôt ne mettant plus de frein à une ambition si respectable, il embrassa tout à la fois l'ancien & le moderne, le profane & le sacré, les langues savantes, la Chronologie, la connoissance des monumens antiques, la Jurisprudence, la Critique. Vous dis-je rien, MESSIEURS, dont vous n'ayez des preuves entre les mains?

Que ceux qui ne l'ont connu que par ses ouvrages, ne se figurent pourtant pas qu'il fût de ces Auteurs ensevelis dans leurs livres, & dont l'humeur sombre est le voile d'un ridicule orgueil. Jamais homme ne fut d'un commerce plus aisé, ni plus aimable. Une douceur naturelle, une grande candeur, autant de vivacité qu'il en faut, & jamais rien au-delà, tel fut son caractère; & vous le retrouvez dans tous ses écrits. Jusques dans les ronces de la Critique, il fait éclorre les fleurs de

l'urbanité. Quand il relève une méprise, il vous insinue que celui à qui elle est échappée, mérite de l'estime par d'autres endroits. Quand il développe un sens nouveau, quand il présente une heureuse conjecture ; si le germe imperceptible s'en trouve quelque part, il vous le dit ; & on voit qu'il le dit avec plus de plaisir que n'en ont les plagiaires à se cacher. Avant lui, rien de si commun parmi les Doctes de la première classe, que de se faire entre eux une langue à part, seconde en termes injurieux. Mais lui, ne sachant que la langue de l'honnête-homme, soit qu'il se défende, soit qu'il attaque, c'est avec un air de politesse, qui fait sentir ce qu'il est.

Remontons à la source de cette urbanité, que l'imitation ne donne point, & où l'affectation n'arrive point. Vous croirez peut-être l'avoir trouvée dans une éducation, qui répondit à sa naissance. Pour moi, en convenant que cela doit y avoir contribué, je crois qu'il n'y a qu'une modestie sincère, qui fasse des hommes véritablement polis. Et qu'entendons-nous par modestie, si ce n'est la connoissance de soi-même ? Il avoit trop étudié, trop réfléchi, pour tomber dans les pièges que l'orgueil tend à l'ignorance. Quiconque croit beaucoup valoir, est bien éloigné de savoir beaucoup.

On reproche un autre vice aux Savans, une espèce d'avarice qui leur est propre. Tout ce qu'ils ont de lumières, ils le gardent pour eux uniquement ; comme si c'étoit s'appauvrir, que d'en faire part. Publiions à la gloire de M. le Président Bouhier, qu'en ce genre, plus il étoit opulent, plus il a été libéral. Hé ! dans quelle bouche seroit mieux placé que dans la mienne, l'avou de cette générosité, que tous ses amis ont éprouvée ? Puisqu'elle se conformoit à leurs besoins, j'ai dû m'en ressentir plus que personne. J'avois en lui un guide incapable de m'égarer, & si mon fardeau me paroisoit trop lourd, disposé à me soulager d'une partie. Que ne puis-je donner ici un plein essor à ma reconnaissance ! Mais je ne dois pas, MESSIEURS, présumer qu'il me fût permis de parler long-temps de moi.

Une érudition si profonde, & si variée, lorsqu'elle se rencontre dans une personne publique, seroit-elle la suite d'une intempérance, ou plutôt d'une manie, qui fait qu'on veut quelquefois apprendre tout, hors ce qu'on est obligé de savoir ? Vous n'en soupçonneriez point le Magistrat, qui cause nos regrets. Persuadé, comme il le fut dès sa plus tendre jeunesse, que le mérite essentiel du grand homme est de servir la Patrie, & que les services qu'elle

attend de nous, se règlent sur le rang qu'on y tient; il comprit que si d'autres études ne lui étoient pas interdites, si elles lui étoient même nécessaires pour nourrir l'activité, & l'étonnante facilité de son esprit, au moins l'étude des Loix devoit-elle toujours être son principal objet. De-là ces deux immenses volumes, qui ne laisseront dans le Droit municipal de sa Province, ni obscurité, ni contradiction, ni équivoque. Ouvrage dans lequel je ne fais ce qu'on admirera le plus, ou le zèle qui l'a fait entreprendre, ou le courage & la persévérance d'un Savant, dont le goût étoit décidé pour des travaux académiques, & à qui les Muses & les Graces offroient de continuelles distractions.

Que me refle-t-il qu'à vous le peindre dans sa vie privée? Car à quel propos nous applaudir de nos laborieuses veilles, si elles ne servent pas à nous rendre heureux, & par conséquent vertueux, ou, ce qui est la même chose, plus dociles à la raison, qui nous parle dans nos livres? Voilà en quel sens M. le Président Boucher, bon citoyen, bon mari, bon père, bon ami, juge intègre, sage économiste de son bien, & de ses talens, recueilloit sans cesse le fruit d'une étude tournée à sa propre utilité. Ses jours, partagés entre sa

charge, sa famille, & son cabinet, formèrent le cours d'une vie égale, qui ne respiroit que l'honneur & la décence. Arrive le jour fatal, & il n'en est point ému, parce qu'il avoit appris de la Philosophie à le prévoir, & de la Religion à s'y préparer. Un frère digne de lui, & dont les vertus illustrent l'Épiscopat, reçoit son dernier soupir. Une tendre mère, plus que nonagénaire, lui ferme les yeux.

Vous avez, MESSIEURS, bien peu joui de sa présence, & vous ne vous flatiez presque plus de le revoir dans vos assemblées. Une goutte impitoyable l'a tenu, pour ainsi dire, enchaîné depuis près de quinze ans. Ce qu'il y trouva de plus dur, il m'a fréquemment chargé de vous le témoigner, ce fut de se voir séparé de vous, & hors d'état de vous rejoindre. Au milieu des plus vives douleurs, il pensoit à vous. Dans ces tristes momens où il n'avoit de libre que la tête & le cœur, il versoit : aimant à croire qu'un genre de travail, qui est plus particulièrement le vôtre, MESSIEURS, le rapprochoit de vous. Il a même consenti à publier quelques-unes de ses Poësies, non pour se parer d'un talent qu'il avoit de bonne heure sacrifié à de plus importantes occupations, mais pour avoir de quoi offrir un hommage à l'Académie.

Je reviens à vous, MONSIEUR, & je finis en vous exhortant à une assiduité, qui nous dédommage de ce que la longue absence de votre Prédecesseur nous a fait perdre. Tout doit vous attirer ici : des exercices qui tendent à épurer la langue, & le goût ; des efforts unanimes pour avancer le progrès des beaux arts ; une estime réciproque, & une parfaite union ; des talens plutôt divers qu'inégaux ; & nulle dispute, si ce n'est à qui marquera le plus de zèle pour la gloire de notre auguste Protecteur. Quelle apparence que nous eussions pu voir l'Histoire de son merveilleux Règne, prendre naissance ailleurs que dans le sein de l'Académie ? Venez donc vous asseoir parmi nous : & afin que cette Histoire qui ne sera qu'un tissu de faits admirables, mérite d'être admirée elle-même ; n'oubliez point qu'aujourd'hui nous contractons un engagement mutuel ; vous, MONSIEUR, de nous faire honneur, par vos travaux ; nous, de nous intéresser à vos succès.



COMPLIMENS

Faits à Versailles le 5 Août 1746.

Par M. BIGNON, Chancelier de l'Académie Françoisse, à l'occasion de la mort de Madame la Dauphine.

A U R O I.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ ne nous a vu depuis long-temps aux pieds de son Trône, que pour applaudir à ses exploits. Des malheurs imprévus nous y ramènent, & dans l'instant même nous avons encore de nouveaux triomphes à célébrer : puissions-nous n'y revenir jamais que pour féliciter VOTRE MAJESTÉ des plus grands succès !

